

Supplément au SOP n° 260, juillet-août 2001

LES CHRÉTIENS D'ORIENT
DANS UN CONTEXTE PLURALISTE

Service orthodoxe
de presse et d'information
14, rue Victor-Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. 01 43 33 52 48
Fax 01 43 33 86 72

Abonnements :
Voir en dernière page

Cours public du métropolitain GEORGES (Khodr),
évêque du Mont-Liban,
fait dans le cadre du cycle
« Juifs, chrétiens, musulmans : regards croisés »,
organisé par la faculté de théologie protestante
de l'université de Genève

(Genève, 1er mars 2001)

Document 260.A

LES CHRÉTIENS D'ORIENT DANS UN CONTEXTE PLURALISTE

La chrétienté d'Orient vit son destin depuis quatorze siècles avec l'islamité, terme que je propose pour désigner cette intégralité de vie dans la cité et la culture issue de la révélation coranique. La notion de pluralité s'impose d'autant plus que le message évangélique est reçu dans diverses Eglises et que l'islamité accuse aussi une grande diversité. Par ailleurs, la rencontre entre ces peuples a oscillé et continue d'osciller historiquement entre l'étrangement et l'osmose quoique l'idéal qui les inspire reste celui d'une convivialité à la fois espérée et cependant déjà entretenue.

La pluralité ne sera complètement consommée que par l'entrée de la judéité dans ce discours. Il est encore prématuré d'affirmer cette rencontre à cause du règne de la violence dans ces régions. Mais l'arabité en Andalousie pendant huit siècles comme à Bagdad dans la période abbasside a toujours accueilli les juifs dans le domaine de la culture, à telle enseigne que la grammaire hébraïque s'est structurée selon le modèle de la grammaire arabe et que la philosophie juive du Moyen Age a soulevé les mêmes problèmes que ceux qui préoccupaient la pensée musulmane comme d'ailleurs la pensée byzantine, ceux de la relation entre foi et raison. Il reste qu'on ne saurait parler de pluralité sans poser l'autre dans son autonomie spirituelle, son unicité doctrinale et sa liberté. Cela s'avère-t-il compatible avec le sionisme philosophique et l'intégrisme musulman quoiqu'inégalement exclusivistes, l'islam étant complètement étranger à toute discrimination raciale ?

La difficulté du dialogue entre les trois monothéismes

Sous le signe du rejet d'Ismaël, le père des Arabes, par Isaac, le père des Juifs, le dialogue est rendu impossible. Les Byzantins, qui se savaient, comme chrétiens, héritiers de la promesse d'Isaac, ont toujours dans leurs livres liturgiques appelé les musulmans hagariens [*descendants d'Hagar (Genèse 16 et 21)*]. Or les musulmans appartiennent d'une certaine manière à la promesse et ne doivent pas hériter des larmes d'Ismaël.

Mais la difficulté du dialogue religieux avec les Juifs et indépendamment du conflit arabo-israélien tient au fait que les chrétiens en Orient, fussent-ils d'obédience romaine ou protestants, n'ont guère adhéré à l'exégèse occidentale relative au statut théologique des Juifs depuis l'avènement du Christ, en particulier à celle inaugurée par Karl Barth dans son commentaire de l'Épître aux Romains. Le père Paul Tarazi, dans une thèse de doctorat soutenue en Roumanie et relative à la place des Juifs dans le Nouveau Testament, a essayé, d'une manière magistrale, de défendre une position diamétralement opposée à celle des Occidentaux. Cette réflexion biblique ne reprend pas purement et simplement la position des Pères. Elle adopte la méthode critique et comprend la notion de peuple de Dieu comme liée à la messianité de Jésus. Elle exclut la possibilité d'un peuple divin qui serait uniquement vétéro-testamentaire, même dans les chapitres 8 à 11 de l'Épître aux Romains. Je ne connais aucune exégèse au Proche-Orient qui se range sur les positions occidentales

dans ce domaine. Il est manifeste que cette réflexion biblique appartient à la chrétienté orientale dans son ensemble, indépendamment de tout contexte politique.

Il me semble aussi que le dialogue à trois voix entre l'Eglise du Proche-Orient, l'islam et le judaïsme, que cette même Eglise a prôné dans le Conseil œcuménique depuis 1968, à Uppsala, ne s'impose pas au niveau théologique, du simple fait que la famille abrahamique perd, à l'analyse, de plus en plus sa signification. Le Père des croyants n'est pas perçu de la même manière dans les trois religions. La lecture qu'en font les Epîtres aux Romains et aux Galates diverge totalement de la compréhension d'Abraham par les Juifs d'une part et par les musulmans de l'autre. En tant que justifié par la foi, Abraham n'occupe pas une place centrale dans le Coran. Il est simplement le père d'Ismaël et des Arabes. Il n'y a pas, si vous voulez, d'Abraham objectif en qui soit vécue une communion des trois monothéismes.

Contrairement au judaïsme, le Coran admet la messianité de Jésus

Néanmoins, ce qui a poussé les Arabes chrétiens dans les trois dernières décennies à privilégier le dialogue avec l'islam, c'est que le Coran, contrairement au judaïsme, admet la messianité de Jésus, même s'il diverge des chrétiens au sujet de la christologie. La grande réalité de la révélation mohammadienne, c'est que le Fils de Marie y occupe une position privilégiée. Jésus est omniprésent dans l'islam tandis qu'il est complètement absent du judaïsme.

Il est vrai que le père Lev Gillet, théologien et spirituel orthodoxe, a écrit un livre extraordinaire, dans le sillon du dialogue judéo-chrétien, intitulé *Communion in the Messiah*. Il reste cependant que ce Messie n'est pas pour les Juifs Jésus de Nazareth.

Par ailleurs, nous avons montré que le dialogue avec l'islam est fondé dans le fait que le Coran n'est pas aussi antitrinitaire qu'on l'a toujours cru. Nous avons établi que le mot *Naçara* qui désigne les chrétiens chez les commentateurs musulmans s'applique plutôt aux judéo-chrétiens qui seuls vivaient en Arabie du temps du Prophète. Les positions prétendument anti-chrétiennes du Coran doivent être comprises uniquement comme la réfutation des judéo-chrétiens et du sabellianisme. Et l'apologétique anti-chrétienne ne s'est pas ressourcée au Nouveau Testament. Le Coran reste encore pour les musulmans la seule source de la connaissance du christianisme.

Un certain retournement de ces positions se dessine pourtant dans l'islam libanais depuis que certains auteurs musulmans contemporains, surtout chiites, ont fini par penser que pour connaître vraiment la foi chrétienne il fallait s'abreuver à ses propres sources. Nous sommes ainsi ramenés à un dialogue islamo-chrétien indépendant du dialogue avec les Juifs.

La difficulté du dialogue avec l'islam, actuellement, se heurte néanmoins à la réalité sociologique, à la notion politique de l'*Oummah*, la réalité non moins sociologique que l'Orient vit toujours sous le signe d'une organisation communautaire définie par le système ottoman des *millet*. Le ghettoïsme des *millet* enferme la rencontre dans une structure non-dialogique. De grands penseurs

musulmans arabes s'éloignent de plus en plus de la compréhension politique de l'*Oumma* en faveur d'une intelligence de la citoyenneté, l'islam étant ainsi appelé à devenir une sorte d'*Ecclesia* à son tour.

La valeur de « tout homme craignant Dieu,
en toute nation »

C'est à partir de cette rencontre avec l'islam, surtout, que j'ai réfléchi au sujet du christianisme dans un monde pluraliste, dans une conférence faite à Addis-Abeba au comité central du Conseil œcuménique des Eglises en 1971. Le texte part du récit des Actes sur Corneille, qui nous fait découvrir la valeur de « tout homme craignant Dieu, en toute nation » (Actes 10,35). Dieu a livré les nations à leurs propres voies (14,16) tout en se réservant des témoins (14,17). A partir du discours aux Athéniens (17,22-31) j'ai suivi la fameuse idée du *logos spermatikos* telle qu'elle a été introduite par saint Justin martyr.

Dans cette lignée se présente aussi Clément d'Alexandrie qui envisage l'humanité tout entière comme une et aimée de Dieu. C'est à cette humanité et non seulement à Israël que le Seigneur a parlé « à plusieurs reprises et de diverses façons » (Hébreux 1,1). Il ne s'agissait pas pour Clément d'une pédagogie naturelle ou rationnelle car « le Logos de Dieu... régla par l'Esprit Saint notre monde et tout particulièrement ce microcosme, l'homme » (Protreptique 1,5). Le docteur alexandrin, dans cette vision, affirme que la philosophie « a été donnée aux Grecs comme un Testament qui leur est propre » (Stromates V,8,3).

Origène, et après lui Nicolas Berdiaev, voient les traces du divin dans les religions païennes et la mythologie grecque. Saint Grégoire de Nazianze dira que certains philosophes tels Platon et Aristote « ont entrevu l'Esprit Saint ».

Pour définir d'une manière plus précise cette position à l'égard de l'antiquité religieuse et philosophique, j'ai adopté l'expression d' « économie » telle qu'elle se trouve chez Irénée : « Il n'y a qu'un seul et même Dieu qui, du commencement à la fin, par des économies variées vient en aide au genre humain » (*Adversus Haereses* III,12,13).

Cela m'a amené à relativiser la notion d'histoire du salut. Cette notion est certainement liée à la conception historicisante de la pensée occidentale. Cette vision du Christ comme étant simplement le terme de l'histoire de l'Ancienne Alliance me semblait inconciliable avec la dimension eschatologique de la foi et de la vie dans l'Eglise et comme ignorant la dimension du mystère.

Le mystère est force et souffle de l'événement. Il ne s'historicise pas, de même que l'Eglise ne devient pas institution mais reste lieu charismatique. Elle n'est pas jetée dans le monde, son cosmos. Ce n'est pas lui qui la contient. C'est elle qui le contient parce qu'elle est, selon la belle expression d'Origène, de même que le Christ, le « cosmos du cosmos ». De ce fait, l'Eglise ne reste pas une société close ni seulement une société qui se répand. Elle ne constitue pas une nation. Et c'est le même Christ qui est présent aussi bien en elle qu'en dehors de ses limites

historiques. Et ceux que l'Eglise n'a pas baptisés sont baptisés, comme l'a compris saint Nicolas Cabasilas, par l'Epoux de l'Eglise.

La véritable présence du Christ est moins celle de l'événement que celle de l'Epiphanie. Cette dernière expression est belle et bien celle des prophètes. Même l'Exode et le retour de l'exil doivent être saisis comme épiphanies de Yahweh dans son peuple. Le peuple de Yahweh est éternellement constitué par le regard de Dieu. « Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple » signifie que le peuple n'a de consistance que parce que vu par Dieu, créé par Dieu comme son peuple.

Le Logos n'est pas épuisé par son incarnation

J'avais établi dans cette conférence une distinction très nette entre l'économie du Fils et celle de l'Esprit, suivant en cela Vladimir Lossky. Mon intention était de lire la présence du Seigneur en dehors de la visibilité de l'Eglise. Cette distinction ne me semble pas maintenant nécessaire pour fonder la présence du Logos dans les économies extra-ecclésiales. Mais rien n'infirme l'essentiel de la thèse de la diversité des économies. J'avais aussi évoqué les valeurs christiques parsemées ici et là. J'admets l'ambiguïté possible de l'expression. Je maintiens toutefois que notre action consiste à « éveiller le Christ qui dort dans la nuit des religions ».

Cela m'a porté ailleurs à affirmer que le Logos n'est pas épuisé par son incarnation. Il est situé et non localisé. En effet, qui dit *Christos* dit chrismation ou onction par l'Esprit, demeure de l'Esprit de toute éternité dans le Verbe. Saint Maxime le Confesseur a établi que le Logos est incarné dans la Parole biblique et avant l'avènement manifeste de Jésus, incarné aussi dans le monde. Il reste que la grande question à poser est celle de savoir où et comment le Christ dort dans la nuit de telle ou telle religion.

Les limites qu'on est en droit de mettre à cette réflexion que je vous ai développée, c'est que nous ne possédons pas le critère en vue d'une réponse. La missiologie a pu, surtout dans le cas de l'hindouisme, indiquer les éléments de rapprochement, les similitudes ainsi que les divergences. Les islamologues ont aussi cherché à dessiner les contours d'une théologie chrétienne de l'islam. Mais un théologien chrétien avisé connaît toutes les difficultés de la tâche. Sous des apparences similaires se cachent souvent des divergences, en tout cas des nuances diverses, fût-ce dans la conception même de Dieu. Les théologies positives sont difficilement superposables et donc difficilement réconciliables.

Interpeller en vue de comprendre et de nous faire comprendre

Les systèmes religieux sont monolithiques, irréductibles. Le judaïsme post-biblique, rabbinique, n'échappe pas à cette loi. La lecture d'une religion faite par un chrétien est inévitablement une lecture chrétienne. Le Christ est présent à cette lecture. Le chrétien ne peut pas sortir de la Parole de Dieu perçue par lui. Le dialogue interreligieux est nécessairement fait, chez chacune des parties en dialogue, à partir de la lecture qu'elle fait de sa propre foi et de celle de l'autre partie. Nous sommes immanquablement jetés dans quatre lectures. Interpeller en vue de comprendre et

de nous faire comprendre me semble être la première démarche dans cette entreprise. Cela est bien modeste. Mais dans les pays d'Orient et les terres d'accueil cela est déjà immense. Cela est nouveau. Il y a là, par rapport à l'apologétique chrétienne du Moyen Age, par ailleurs très méritoire, un grand progrès.

Etudier aujourd'hui, sans renoncer au commerce théologique, les chrétiens d'Orient dans un contexte pluraliste, c'est surtout les percevoir dans leur vie historique et réfléchir, dans la sympathie, à leurs grandeurs et à leurs déficiences. La grande question est celle de chercher comment vivre en islamité car, même dans les pays que gère une certaine laïcité, comme au Liban, à la recherche d'une nation qui ne se structure pas encore, la mémoire collective est dominée par l'omniprésence de l'islam et l'appréhension de son empire sur l'événement et sur la liberté. Si un témoignage évangélique est rendu, si même la parole chrétienne est proférée ici ou là de diverses manières et avec différentes intensités, il n'en reste pas moins qu'en dehors du Pays des cèdres le musulman ne pourrait changer son statut personnel. Son entrée dans l'Eglise n'entraîne aucune conséquence formelle sur le plan juridique et il sera bel et bien enterré en terre d'islam selon le *hadith* du Prophète : « il n'y a pas d'apostasie en islam ».

Nous sommes des sociétés hiératiques et donc closes. L'attitude défensive due à la pesanteur de l'histoire, à l'ignorance ou au refus des croyances de l'autre prédomine. Il n'empêche que l'on s'admire aussi mutuellement, que l'on cite le Livre de l'autre dans la littérature écrite ou orale, dans le discours mondain ou politique. Les intégristes invoquent parfois davantage que les autres les Ecritures chrétiennes. Il y a comme une espèce de complicité dans la vie courante, due, en fait, à ce que l'autre n'est pas réellement menaçant, parce que tout le monde sait que chacun est installé dans sa religion historique et qu'une certaine symbiose est possible, voire même désirable dans la liberté que permet l'amitié.

Dans l'esprit des gens et dans la pratique telle qu'elle est vécue à travers l'histoire, pratique qui n'est pas contestée même si elle laisse place parfois à des tensions, à des conflits sanglants qui sont, en général, absorbés dans le sentiment de l'inévitable, perçu comme accident de l'histoire, l'habituel est normal même si dans la grâce de la modernité et l'esprit des droits de l'homme l'on se révolte intérieurement, même si les sages jugent les leurs selon la justice. On dira, selon les lectures historiques reçues, que le musulman qui perpète un crime religieux n'est pas représentatif de l'islam et que le chrétien qui assassine est étranger à la douceur évangélique. On ne saurait exiger de personne de faire une lecture psychosociologique des guerres civiles ou des attentats contre les minorités. On saurait encore moins analyser le rapport éventuel de la violence au sacré.

Beaucoup d'Arabes musulmans et chrétiens souhaitent une convivialité réelle

Il est pourtant beaucoup d'Arabes musulmans et chrétiens qui souhaitent une convivialité réelle, une osmose créatrice. Car il y a, à cause des textes et de l'histoire, une anthropologie chrétienne et une anthropologie musulmane. Ces deux types de comportement, de mentalité font souvent bon ménage et se fécondent. On trouve maintenant, par exemple, des icônes byzantines dans des foyers musulmans.

On rencontre souvent des pèlerins musulmans dans nos monastères. D'autre part, une certaine présence de l'islam, comme le chant du muezzin, manque aux chrétiens qui se sont éloignés de l'espace musulman de leur enfance. On vit l'absence de l'autre. On ne désire pas une présence trop écrasante. C'est peut-être dire que les chrétiens d'Orient ne sont plus pensables sans l'islam. L'islamité est leur amour et leur douleur.

Au début du vingtième siècle, les pionniers ont rêvé qu'en inventant l'arabité elle les guérirait de leur douleur et qu'elle introduirait l'immense continent arabe à la modernité. Les idées de liberté, de démocratie, voire de socialisme, l'idéologie scientiste, la théorie darwinienne, la laïcité, le nationalisme supraconfessionnel constituaient les composantes du panarabisme. On a voulu créer un espace de rencontre qui ne serait ni la communauté chrétienne ni la communauté musulmane. L'arabité était un choix, une chance que l'on s'était donné. C'était ignorer qu'on ne crée pas des pays uniquement avec le désir de vivre ensemble, en déchirant le tissu de l'histoire.

Comme la plupart des idéologues étaient nés chrétiens et que leurs esprits étaient formés à la française, ils n'ont pas perçu, me semble-t-il, que l'islam n'était pas simplement une croyance individuelle mais une manière de vivre dans une communauté historique et, idéalement, un Etat ou un empire où la place des gens du Livre est définie par la *Shari'ah*. Ils n'ont pas réfléchi non plus au fait que les chrétiens d'Orient avaient été acquis à ce concept de *millet*, et que leur foi n'étant pas seulement privée, elle tendait à s'exprimer en une communauté humaine, des institutions dans la cité. Dans la littérature européenne relative au Proche-Orient on parlait facilement de la nation maronite ou de telle autre pour désigner des entités qui jouissaient de privilèges reconnus par le sultan, dont le droit à l'organisation judiciaire autonome, celui de prélever des impôts de leurs sujets au profit des autorités ottomanes, le droit de l'organisation pénitentiaire, jusqu'au milieu du 19^e siècle.

Il s'est ainsi avéré que l'arabisme ne pouvait se substituer ni à l'islamité ni à la chrétienté d'Orient, la première étant liée au moins historiquement au concept d'une société englobante de nature canonique, la seconde ayant acquis depuis la période persane et byzantine une sensibilité communautaire et ayant vécu et accepté depuis quatorze siècles déjà ce régime statutaire. La période que nous vivons se présente dans l'ensemble comme celle de communautés confessionnelles qui se touchent, s'avoisinent, qui désirent ne pas se heurter, qui rêvent néanmoins, dans leurs meilleurs éléments, de s'unir dans la modernité mais non dans le sécularisme, dans une entité nationale.

Les relations entre chrétiens : une émotivité écorchée

Mais la pluralité n'est pas vécue par les chrétiens seulement face à l'islam. Les relations entre chrétiens eux-mêmes vont parfois jusqu'à la confrontation, malgré l'esprit œcuménique, qui est certain. La guerre libanaise a mis en évidence les oppositions sanglantes entre chrétiens, même ceux d'une même Eglise. Ce fut évidemment un cas extrême. Ce que je voudrais souligner, c'est que le

rapprochement entre les deux Eglises ne cache pas les lectures différentes que nous faisons de l'histoire, de la présence, de la sensibilité, de l'engagement politique de l'autre. Il est évident qu'il y a des mentalités copte, syriaque, grecque-catholique, maronite, arménienne et orthodoxe, façonnées non seulement par la théologie mais aussi par l'histoire. Il n'y a pas un événement du passé lointain ou proche qui ne soit *hérité* dans cette âme profondément religieuse de l'Orient mais aussi profondément endolorie. Chacun fait la philosophie de sa propre situation historique avec la même force que son adhésion à sa foi, à sa liturgie. Le commerce entre chrétiens reste dominé, mais dans une mesure moindre qu'autrefois, par une émotivité écorchée, quoique cette émotivité cache souvent une véritable piété.

Il faut aussi noter que toutes les communautés chrétiennes ne vivent pas leurs relations avec les musulmans avec la même acuité, et cela non pas parce que certaines communautés ont été moins épanouies que d'autres, mais à cause de leurs différences dans la perception historique de l'islamité.

Il est clair cependant que le renouveau de la foi qui se manifeste maintenant partout corrige ce tableau. Ceux qui sont devenus des créatures nouvelles constituent la véritable communauté chère au Christ. Ceux-là se reconnaissent comme un. Il faut néanmoins regretter une fausse composante de l'unité entre chrétiens : l'appréhension que suscite la croissance de la démographie musulmane ou du fondamentalisme.

Qu'est-ce qui fait durer les chrétiens ?

Qu'est-ce qui fait durer les chrétiens dans cet Orient bigarré, tout en mosaïques, pauvre ? Il y a chez eux une grande fierté d'appartenir au Christ vu comme unique, inégalable, irremplaçable, âme de leurs âmes, pupille de leurs yeux, comme ils le disent dans leur langue. La puissance du monde, la force, les richesses ne leur ont pas voilé l'immensité du témoignage qu'ils ont rendu dans une fidélité sans faille, génération après génération. Ils n'ont pas été séduits par la grandeur vraie ou apparente de l'autre. Ils ont certainement péché jusqu'à ces dernières décennies par un sentiment de supériorité culturelle. Ils ont peut-être trouvé dans le savoir humain une force qui les consolidait. Ainsi ont-ils pu traduire à la demande du califat abbasside la philosophie grecque en arabe. C'est grâce à eux que l'Europe prit connaissance, par l'arabe traduit en latin, de la philosophie grecque. A l'époque des *Ommeyyades* ils étaient les organisateurs de l'Etat musulman. Ils restèrent longtemps les seuls médecins et pharmacologues de l'islamité. Au 19^e siècle et au 20^e ils ont libéré la langue arabe de sa décadence, créé un style nouveau. Les grandes idées politiques contemporaines furent introduites par eux. Personne ne les dépasse dans la poésie. Ils sont très présents dans le monde de l'art, sans parler de leurs contributions actuelles à la science juridique, à la médecine et à d'autres disciplines dans la mère patrie et dans la diaspora.

Le mérite de ces chrétiens semble reconnu ici et là. Je ne crois pas qu'il existe un plan pour les écarter de la vie nationale. Il ne me semble pas non plus, si je considère le respect de leur liberté religieuse en Iran, que l'intégrisme soit particulièrement dangereux pour eux. L'intégrisme est dirigé contre le laïcisme des libéraux musulmans. L'Orient, il est vrai, se dépeuple, mais les causes de l'émigration varient

selon les pays. Au Liban, l'émigration touche toutes les communautés religieuses. Il n'y a pas de raison religieuse à cela. En Turquie du Sud, les chrétiens partent. En Iraq aussi. Mais tous les indices montrent que dans le pays ils ne sont pas privés de leur liberté de culte. Les coptes, depuis quelques années, émigrent pour la première fois. Dans l'ensemble, rien ne laisse penser que la cause décisive de ces départs soit à chercher dans l'appréhension de la croissance de l'intégrisme. Mon propos n'est pas ici d'analyser ce phénomène de l'émigration. Il ne me semble pas lié au fait que les chrétiens déchantent de la pluralité culturelle.

Parce que dans le monde arabe ils ne sont pas des convertis de l'islam mais que, historiquement, ils le précèdent, les chrétiens se sentent enracinés dans leur terroir et continuent à vivre avec courage. Le martyr ne les effraie pas et ils gardent l'espérance de l'adoption, par l'islamité, de la modernité. Ils constatent pourtant la lenteur de ce processus. La culture semble être pour les chrétiens un espace privilégié de la rencontre, en partie parce qu'elle se révèle comme le lieu d'une certaine laïcité, d'un développement de l'esprit d'analyse et d'une rationalité qui triomphe normalement du fidéisme. Ils ne sont convaincus d'un progrès réel du monde musulman que dans la mesure où celui-ci dénoue le lien de l'islamité avec la politique en embrassant dans chaque pays la cause nationale.

Dévoiler le message évangélique en parlant musulman

Ce en quoi les chrétiens d'Orient ont tort, c'est de vivre dans un certain attentisme qui les fige devant la lenteur du progrès des idées chez leurs compatriotes. Cette lenteur est pour eux un abcès de fixation explicable par le fait que l'islamité ne semble se mouvoir qu'à partir d'elle-même, de sa position à l'égard de l'Occident. L'islam se sent opprimé par l'Occident qu'il croit encore être chrétien, ce dont les chrétiens d'Orient pâtissent. Il me semble toutefois que ce dont les chrétiens souffrent, c'est de l'indifférence de l'Occident à leur égard. Or ce sont les musulmans qui l'intéressent à cause de leur grande richesse en pétrole. Les chrétiens ne présentent pour l'hémisphère nord aucun intérêt. Personne ne croit, chez nous, que les Américains sont sérieux en accusant l'islam de terrorisme. C'est pour nous une option purement politique — en vue de faire plier le monde arabe à la volonté d'expansion et d'enrichissement des grandes puissances.

Il est donc temps pour les chrétiens orientaux de compter sur eux-mêmes, de partir de leur propre témoignage pour continuer à vivre dans la dignité et la grandeur. C'est en se souvenant qu'ils sont le ferment de la pâte qu'ils seront libérés du complexe de minorités perdues dans l'immensité du monde arabe. Certes, ils n'ont pas vraiment à s'inculturer comme des missionnaires dans un pays étranger, étant eux-mêmes arabes, mais il leur reste à parler musulman. L'islam avait pensé grec au Moyen Age. Il revient maintenant à la simplicité du Coran, adopte la technologie et ignore complètement le christianisme. Comment lui dévoiler le message évangélique sans le charger de la terminologie des conciles œcuméniques ? L'appel de quelques rares auteurs chrétiens et musulmans à introduire la méthode critique dans la lecture du Coran n'a pas encore porté de

fruits, du moins dans le Machreq. Cette méthode est ressentie comme une volonté de saper les fondements de la foi.

Sur le plan discursif, il me semble nécessaire de reprendre la tentative grandiose des apologistes chrétiens arabes pour montrer que le christianisme tient fondamentalement à l'unité de Dieu, sans voiler le mystère trinitaire et en liant plutôt l'unité à la Trinité, comme l'ont fait les plus grands des Pères grecs. C'est un défi coranique explicite. Il est aussi impératif de relever l'autre défi coranique face à la division des chrétiens, défi expressément formulé en deux versets de la révélation, les musulmans étant convaincus que les divisions entre chrétiens tournent autour de la nature du Christ.

Un effort théologique entretenu par une « surabondance d'âme »

Cet effort théologique serait vain s'il n'était entretenu par une « surabondance d'âme », pour emprunter un mot à Bergson. Avant de chercher à savoir comment penser face à l'islam, il faut nous rappeler que ce qui a toujours fasciné les musulmans, c'est la vie des chrétiens, le don des larmes chez eux et leur humilité. C'est cela qui est la parole que les musulmans ont reçue. Ce sont les passionnés de Dieu dans le langage de la passion qui ont ému le musulman. Le cœur chrétien est un passage obligé du musulman à Dieu.

Malgré la majorité écrasante des musulmans dans les pays arabes, malgré l'absence totale de chrétiens dans certains pays, le musulman se sent menacé par les chrétiens. Si cette peur pouvait être expliquée par l'infériorité intellectuelle il y a soixante ou soixante-dix ans, elle n'a plus de fondement à l'heure où l'éducation atteint également tous les groupes sociaux.

Aussi me semble-t-il qu'en vue d'une vie commune, l'important est moins de discourir que d'être en Christ. Toute parole qui ne se nourrit pas de cet être en Christ me paraît vaine. La pluralité socioculturelle de nos peuples s'est nourrie d'une grande courtoisie, voire même de la noblesse, de l'hospitalité, du respect de la parole donnée. Autant de vertus sont fondées dans la tradition arabe. Les chrétiens sont censés les nourrir d'amour.

Le témoignage chrétien chez nous s'inscrit comme une épiphanie

Le témoignage chrétien chez nous s'inscrit comme une épiphanie. J'entends par là qu'il rayonne comme une liturgie byzantine, sans s'inscrire dans l'événement ni dans la réflexion intellectuelle de nos peuples. Les couches marginalisées ne font pas le tissu de l'histoire et leurs efforts de pensée ne sont pas inscrits dans la problématique de l'intelligentsia arabe. La problématique y est marxiste, nationaliste ou islamiste. Les doux n'entrent chez nous dans l'événement qu'en adoptant le langage séculier. Le musulman peut garder son propre vocabulaire et l'imposer à la réflexion générale. Un grand romancier orthodoxe ayant lu un de mes articles où je déplorais l'absence du Christ dans la poésie écrite par des chrétiens m'a appelé à ne

pas m'en soucier parce que, m'a-t-il dit, le Christ ne devient pas littérature, on Le rencontre seulement dans la Bible et la liturgie.

Les chrétiens commettraient une erreur impardonnable en pensant devenir de petites nations dans leurs diverses patries. Ils auraient adopté le concept de l'*Oummah* comprise dans sa complexité politico-religieuse comme saint Bernard de Clairvaux avait adopté la notion de guerre sainte de l'islam en prêchant la croisade.

La réalité des choses veut que, depuis longtemps, ici et là, et diversement, les chrétiens restent privés d'une véritable efficacité dans la vie publique, en marge du discours politique. Seront-ils des errants éternels comme cette Eglise syro-jordanienne du 4^e et du 5^e siècles qui pérégrinait dans nos déserts et qui était appelée « l'Eglise sous les tentes » ? Les ouailles et leurs pasteurs étaient effectivement des bédouins. Peut-être resterons-nous pour longtemps des pèlerins spirituels ou un genre de stylites perchés au milieu de l'arabité, des témoins fous de l'amour du Christ, immergés et émergeant des eaux arabes dans l'espérance d'éternelles théophanies comme celle que l'on vit sur le Jourdain lors du baptême de Jésus.

S'il faut être de lumière pour voir la lumière, il faut qu'on soit uniquement amour pour le rayonner. Cela sera perçu par les cœurs qui sont vus de Dieu. Les chrétiens d'Orient sont restés fidèles comme un immuable ferment.

(Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)

[Cette contribution du métropolitain GEORGES (Khodr) s'inscrivait dans un cycle de cours intitulé « Juifs, chrétiens, musulmans : regards croisés », organisé, du 25 janvier au 1^{er} mars 2001, par la faculté autonome de théologie protestante de Genève. L'ensemble de ces cours doit faire l'objet d'un volume, à paraître aux éditions Labor et Fides, Genève, courant 2002.]

Directeur de la publication : Père Michel EVDOKIMOV

Rédaction Jean-Claude POLET, Michel STAVROU,
Katherine TCHAKALOFF, Jean TCHÉKAN

Abonnement annuel

	SOP mensuel	SOP + Suppléments
--	-------------	-------------------

France	215 F	430 F
Autres pays	240 F	550 F

Réalisation : Marie-Claire EVDOKIMOV
Serge TCHÉKAN

Commission paritaire : 56935
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P. : 21 016 76 L Paris
Tarifs PAR AVION sur demande
